

abondamment. Les îles de la mer sont bordées de lauriers sauvages qui portent en automne des graines à-peu-près semblables à celles que portent les geniévriers. On en remplit des chaudières, et on les fait bouillir dans l'eau. A mesure que l'eau bout, la cire verte surnage et se tient au-dessus de l'eau. D'un minot de cette graine on tire près de quatre livres de cire; elle est très-pure et très-belle, mais elle n'est ni douce ni maniable. Après quelques épreuves, j'ai trouvé qu'en y mêlant autant de suif, ou de bœuf, ou de mouton, ou d'orignac, que de cire, on en fait des cierges beaux, fermes, et d'un très-bon usage. Avec vingt-quatre livres de cire et autant de suif, on fera deux cens bougies longues de plus d'un pied de roi. On trouve une infinité de ces lauriers dans les Îles et sur les bords de la mer: une seule personne cueillerait aisément quatre minots de graine par jour. Cette graine pend par grappes aux branches de l'arbre. J'en ai envoyé une branche à Québec avec un pain de cire: elle a été trouvée excellente.

Tous mes Néophytes ne manquent pas de se rendre deux fois chaque jour à l'Eglise, dès le grand matin pour y entendre la Messe, et le soir pour assister à la prière que je fais au coucher du soleil. Comme il est nécessaire de fixer l'imagination des Sauvages, trop aisée à se distraire, j'ai composé des prières propre à les faire entrer dans l'esprit de l'auguste Sacrifice de nos Autels: ils les chantent, ou bien ils les récitent à haute voix pendant la Messe. Outre les prédications que je leur fais les Dimanches et les Fêtes, je ne passe guère de jours ouvrables sans leur faire une courte exhortation pour leur inspirer l'horreur des vices auxquels ils ont le plus de